

Dans les locaux  
d'iBionext,  
en 2016,  
à Paris.  
BRUNO DELESSARD/REA



# iBionext, fabrique de biotechs

## REPORTAGE

**R**endre à des aveugles la perception des formes et des objets. Recoller la peau, au lieu de la suturer après une opération, ou des organes, au lieu de les recoudre. Ralentir la dégénérescence des cellules du cerveau. Toutes les sociétés pharmaceutiques en rêvent. Plusieurs biotechs s'en approchent, en plein cœur de Paris.

Pour les découvrir, il faut rejoindre le quartier de la Bastille et pousser une lourde porte en bois, rue du Faubourg-Saint-Antoine. Derrière se trouve une vaste cour surplombée d'une belle verrière et d'une immense cheminée. Bienvenue chez iBionext, une fabrique de start-up biotechnologiques.

Au rez-de-chaussée, à droite, des laborantins s'activent derrière de larges vitrines, tandis qu'aux étages, de grands plateaux accueillent des bureaux en enfilade. À gauche, des ouvriers rénovent encore ce lieu longtemps délaissé. « On attend cet espace avec impatience, explique Bernard Gilly, fondateur d'iBionext. Nous y installerons les locaux de deux start-up, BrainEver et Gecko. Tous les autres étages sont complets, et les salariés sont un peu les uns sur les autres. On a réellement besoin de place. »

### UN RÉSEAU MONDIAL D'EXPERTS

En à peine cinq ans, iBionext a fait émerger huit sociétés innovantes, qui ont levé environ 250 millions d'euros de financements. GenSight, qui traite des maladies neurodégénératives de la rétine par thérapies géniques, et Pixium, qui crée des rétines artificielles, ont déjà été introduites en Bourse, à Paris. Et pas moins de 160 emplois hautement qualifiés ont été créés dans le 11<sup>e</sup> arrondissement. « D'ici à la fin de 2017, nous devrions être environ 200 dans les bureaux... » Les employés sont, pour la plupart, des ingénieurs, des biologistes, des mathématiciens, des médecins, des programmeurs et autres *game designers*.

iBionext est un lieu singulier en France. C'est tout à la fois un amorceur, un accélérateur de jeunes pousses et un capital-risqueur. Cet automne, il doit boucler sa deuxième levée de fonds, attendue autour de 100 millions d'euros. « On n'accueille pas de start-up venues de l'extérieur, on les crée de A à Z, puis on finance une grande partie de leur première levée de fonds, avec un ticket important de 5 millions à 15 millions d'euros, ce qui nous

En cinq ans, la société a fait émerger au cœur de Paris huit start-up, qui ont levé 250 millions d'euros. L'entreprise possède un modèle unique. Elle est à la fois un amorceur, un accélérateur de jeunes pousses et un fonds de capital-risque

permet de détenir autour de 35 % à 40 % du capital », indique cet ancien de BioMérieux, du capital-risqueur Sofinnova et de Fovea, une jeune pousse qu'il a cofondée avant de la céder à Sanofi, en 2009.

Avant de créer ses nouvelles sociétés, l'état-major d'iBionext scrute les avancées scientifiques. « On fait de nombreuses sessions de réflexion autour de grandes questions liées à la santé, et puis on cherche si des réponses réellement originales et disruptives pour les patients existent. »

En 2016, iBionext a ainsi créé, avec le neurobiologiste du Collège de France Alain Prochiantz, BrainEver, pour exploiter les homéoprotéines, mises en évidence par ses équipes de recherche, afin de bloquer la dégénérescence du cerveau... Un premier traitement qui cible la maladie de Parkinson est en cours de développement, après la validation des essais précliniques.

De manière générale, iBionext s'appuie sur un réseau mondial d'experts pour repérer les solutions thérapeutiques les plus intéressantes. Pour Pixium ou GenSight, iBionext travaille avec José-Alain Sahel, le directeur de l'Institut de la vision. Pour Brainiac, qui développe un ordinateur neuronal, et Chronocam, qui industrialise des caméras inspirées du fonctionnement de la rétine, iBionext coopère avec le mathématicien Ryad Benosman, qui est également membre de l'Institut de la vision. Enfin, Gecko, qui développe un adhésif pour les plaies internes, exploite les recherches de Bob Langer et Jeff Karp, des sommités du Massachusetts Institute of Technology et de Harvard.

« Ce qui est unique ici, reprend Alexia Perouse, la directrice générale du fonds iBionext

et ancienne de Sofinnova et d'Omnes, c'est l'approche opérationnelle et entrepreneuriale. On travaille les dossiers des projets d'entreprise pendant des mois avant de lever le premier euro. »

« Après avoir repéré la publication de recherche la plus intéressante, on discute avec les chercheurs sur les applications ou les médicaments possibles, reprend Bernard Gilly. Nous nous concentrons aussi sur le marché potentiel. Enfin, on tente d'anticiper tous les obstacles humains, en matière de brevet, les questions autour des essais cliniques ou les difficultés en termes de fabrication... »

Ensuite, « on finalise le modèle d'affaires et le recrutement des futurs dirigeants », poursuit Alexia Perouse. Bref, on « dérisque » nos investissements ». Alors que les fonds classiques de capital-risque comptent entre 15 et 20 participations, iBionext entend concentrer ses financements sur une demi-douzaine de sociétés innovantes afin d'apporter des moyens importants pour leur lancement.

### « PLEIN DE PROJETS DANS LES TUYAUX »

Son autre force réside dans sa proximité avec les jeunes pousses. « Le fonds est indépendant des start-up, mais, au quotidien, nous sommes leurs voisins. Nous partageons les mêmes locaux et nous les soulageons de certaines tâches comme la recherche de financement. Nous polissons de véritables bijoux, qui pourront atteindre des milliards d'euros de valorisation », espère Alexia Perouse.

Pour faciliter le travail des sociétés, iBionext a également mis à disposition des services administratifs, comptables, informatiques ou juridiques. Installé dans son bureau, au deuxième étage, Edouard Gasser, ancien de Gameloft et aujourd'hui patron de Tilak, apprécie. « En 2011, j'avais créé ma start-up et je passais 80 % de mon temps sur des questions administratives... À l'été 2016, j'ai rejoint Tilak, et je peux m'occuper presque exclusivement du développement de nos produits. Mi-octobre, nous lancerons notre premier essai clinique de jeu vidéo pour la surveillance des patients souffrant de maculopathies. »

« Ce que je trouve génial ici, c'est de pouvoir s'appuyer sur un tel back-office », approuve Franck Le Meur, le directeur général de Chronolife. Cet ancien de Sanofi développe désormais des vêtements connectés pour surveiller les patients qui souffrent d'insuffisance cardiaque et des implants pour dépister les épisodes de crise des épileptiques... « Et puis, il existe une surface de financement

impressionnante. Avec Chronolife, nous devrions lever entre 5 millions et 10 millions d'euros, et je n'ai pas besoin de faire le tour des investisseurs, car le fonds s'en occupe ! »

« Quand vous lancez une start-up, s'appuyer sur ces types de services est très précieux, car on gagne beaucoup de temps », confirme Luca Verre, le patron de Chronocam, une société cofinancée par Renault, Bosch et Intel. Cet ancien de Schneider Electric est venu diriger une PME, qui compte déjà cinquante personnes pour plus de 1 million d'euros de chiffre d'affaires. « Avec le temps, on grandit et on internalise de plus en plus de tâches. Nos effectifs devraient atteindre bientôt 80 personnes, alors que nos premières caméras devaient être prêtes à la production de masse d'ici à 2018. Je me dois, sur certains sujets, d'avoir les spécialistes chez moi. »

L'écosystème permet aussi un travail en commun des sociétés. Sur le développement de caméras, Chronocam collabore ainsi avec GenSight, tandis que pour le développement d'implants elle s'est rapprochée de Pixium...

Ce système peut-il se généraliser pour développer les futures biotechs ? Aux États-Unis, des équivalents, plus puissants, existent, comme Third Rock ou Flagship, mais les fonds classiques de capital-risque sont bien plus importants. En France, deux autres structures prospèrent : Quattrocento et MD Start. Les montants levés restent cependant en retrait d'iBionext. MD Start, spécialisé dans les dispositifs médicaux, apporte à chaque jeune pousse incubée entre 1 million et 2 millions d'euros, soit dix fois moins que chez iBionext.

« Le studio de start-up est un formidable outil, mais il s'appuie avant tout sur certaines personnalités, relève un observateur de l'écosystème biotech français. Aujourd'hui, il n'existe qu'un Bernard Gilly, et une réplique à très grande échelle est compliquée, car le vivier de patrons de biotechs reste encore limité. Il commence à former des collaborateurs, mais sera-ce suffisant pour croître ? »

« Je ne sais pas si notre modèle peut croître et se déployer à une plus grande échelle », témoigne Bernard Gilly. Alexia Perouse, elle, n'en doute pas : « Nous avons encore plein de projets dans les tuyaux, et il va falloir rapidement penser à créer un second fonds, quitte à pousser les murs. Pour pérenniser le modèle, il faut avant tout le structurer et trouver les profils adéquats pour compléter l'équipe dirigeante. Une chose est sûre, on reçoit beaucoup de CV... » ■

PHILIPPE JACQUÉ